

je lui rendais étaient des plus sincères; car son ouvrage renferme des points intéressans et nouveaux sur l'Indostan, qu'il a habité long-temps en mission diplomatique; une douce philosophie, beaucoup d'instruction et un style fort pur, concourent à en faire un livre distingué. M. Wilks, dans ses opinions politiques, est, du reste, un homme très-froid, qui juge avec calme et sans passion des affaires du moment, qui conserve les idées saines, les principes libéraux d'un Anglais sage et indépendant.

Au moment de nous mettre à table, à notre grande surprise, on nous a annoncé que l'Empereur venait de passer avec l'Amiral, presque à la porte de Plantation-House; et un des convives (M. Doveton de Sandy-bay), nous dit alors avoir eu la bonne fortune de le posséder ce matin même chez lui, pendant trois quarts d'heure.

*Jeudi 4 au Lundi 8.*

Vie de Longwood. — Course à cheval de l'Empereur. — Notre Nymphé. — Sobriquets. — Des îles, de leur défense. — Grandes forteresses, Gibraltar. — Culture et lois de l'île. — Enthousiasme, etc.

Quand je suis entré chez l'Empereur

pour lui rendre compte de notre excursion de la veille, il m'a dit en me saisissant l'oreille : « Eh bien ! vous m'avez » abandonné hier; j'ai pourtant bien fini » ma soirée. N'allez pas croire que je ne » saurais me passer de vous. » Paroles charmantes, que le ton qui les accompagnait et la connaissance que j'avais de lui désormais me rendaient délicieuses.

Tous les jours le temps a été beau, la température sèche, la chaleur forte, mais tombant subitement, ainsi que de coutume, vers les cinq ou six heures.

L'Empereur, depuis son arrivée à Longwood, avait interrompu ses dictées ordinaires : il passait son temps à lire dans son intérieur, faisait sa toilette de trois à quatre heures, et sortait ensuite à cheval avec deux ou trois de nous autres. Les matinées devaient lui paraître plus longues; mais sa santé s'en trouvait mieux. Nos courses étaient toutes dirigées vers la vallée voisine, dont j'ai déjà parlé; soit que nous la remontassions en la prenant dans la partie inférieure et revenant par la maison du Grand-Maréchal; soit au contraire que nous commençassions par ce dernier côté, pour la parcourir en descendant. Une fois



même ou deux, nous la franchîmes en écharpe, et traversâmes de la sorte d'autres vallées pareilles. Nous explorâmes ainsi le voisinage, et visitâmes le peu d'habitations qui s'y trouvaient : toutes étaient pauvres et misérables. Les chemins étaient parfois impraticables, il nous fallait même de temps en temps descendre de cheval; nous avions à franchir des haies, à escalader des murs de pierre qu'on rencontre fort souvent; mais rien ne nous arrêtait.

Dans ces courses habituelles, nous avons adopté depuis quelques jours une station régulière dans le milieu de la vallée; là, entourée de roches sauvages, s'était montrée une fleur inattendue : sous un humble toit nous avait apparu un visage charmant de quinze à seize ans. Nous l'avions surprise le premier jour dans son costume journalier, il n'annonçait rien moins que l'aisance; le lendemain nous retrouvâmes la jeune personne avec une toilette fort soignée; mais alors notre jolie fleur des champs ne nous parut plus qu'une fleur de parterre assez ordinaire. Toutefois, nous nous y arrêtions chaque jour quelques minutes; elles s'avancèrent alors de quelques

pas pour entendre les deux ou trois phrases que l'Empereur lui adressait ou lui faisait traduire en passant, et nous continuions notre route tout en devisant sur ses attraits. Dès cet instant elle augmenta la nomenclature spéciale de Longwood; elle ne fut plus que *notre Nymphé*.

L'Empereur, dans son intimité, avait la coutume de baptiser insensiblement tout ce qui l'entourait : ainsi la vallée que nous parcourions d'habitude en cet instant, n'avait plus d'autre nom que la *Vallée du silence*; notre hôte de Briars, n'était que notre *Amphitryon*; son voisin, le Major aux six pieds de haut, notre *Hercule*; sir George Cockburn, *Monsieur l'Amiral* tant qu'on était en gaité; dès que l'humeur arrivait, ce n'était plus que le *Requin*, etc., etc.

Notre nymphe est précisément l'héroïne de la petite pastorale dont il a plu au docteur Warden d'embellir ses lettres; bien que j'eusse redressé son erreur lorsqu'il m'en donna lecture avant son départ pour l'Europe, lui disant : « Si vous avez le projet de créer un conte, c'est bien; mais si vous avez voulu peindre la vérité, vous avez tout à changer. » Apparemment qu'il aura



pensé que son conte avait beaucoup plus d'intérêt, et il l'a conservé.

Du reste, on m'a appris que Napoléon avait porté bonheur à notre nymphe : la petite célébrité qu'elle en avait acquise a attiré la curiosité des voyageurs ; ses attraits ont fait le reste : elle est devenue la femme d'un très-riche négociant ou capitaine de la compagnie des Indes.

Au retour de nos courses, nous trouvions déjà rendues les personnes que l'Empereur invitait à dîner. Il eut successivement le général-colonel du 53<sup>e</sup>, plusieurs de ses officiers et leurs femmes, l'Amiral ; la bonne, belle et douce M<sup>me</sup> Hodson, la femme de notre Hercule, que l'Empereur avait été visiter un jour dans le fond de Briars, et dont il avait tant caressé les enfans, etc., etc.

Après le dîner, l'Empereur faisait une partie, et le reste de la compagnie une autre.

Le jour où y dina l'Amiral, l'Empereur, en prenant son café, a causé quelques instans sur la position de l'île. L'Amiral a dit que le 66<sup>e</sup> venait renforcer le 53<sup>e</sup> ; l'Empereur en a ri, et lui a demandé s'il ne se croyait pas déjà assez fort. Puis, passant à des observations

générales, il a dit qu'un soixante-quatorze de plus valait mieux qu'un régiment ; que la sûreté d'une île, c'était des vaisseaux ; que des fortifications n'étaient qu'un retard ; qu'un débarquement, fait à forces supérieures, était un résultat tout obtenu, au temps près, si la distance n'admettait point un secours.

L'Amiral lui ayant demandé quelle était, dans son opinion, la place la plus forte du monde, l'Empereur a répondu qu'il était impossible de l'assigner, parce que la force d'une place se compose de ses moyens propres, et de circonstances étrangères indéterminées. Pourtant il a nommé Strasbourg, Lille, Metz, Mantoue, Anvers, Malte, Gibraltar. L'Amiral ayant dit qu'en Angleterre on lui avait supposé, pendant quelque temps, le dessein d'attaquer Gibraltar. « Nous » nous en serions bien donné de garde, » a dit l'Empereur ; cela nous servait » trop bien. Cette place ne vous est » d'aucune utilité ; elle ne défend, n'in- » tercepte rien ; ce n'est qu'un objet » d'amour-propre national qui coûte » fort cher à l'Angleterre, et blesse sin- » gulièrement la nation espagnole. Nous



» aurions été bien maladroits de détruire  
» une pareille combinaison. »

Le six j'ai été invité, avec M<sup>me</sup> Bertrand et mon fils, à dîner à Briars, où notre ancien hôte avait réuni beaucoup de monde. Nous en sommes revenus fort tard, et non sans quelque danger, par les difficultés de la route et l'obscurité de la nuit, qui nous a forcés de faire une partie du chemin à pied, par égard pour la prudence de M<sup>me</sup> Bertrand.

Le sept, l'Empereur a reçu la visite du secrétaire du gouvernement et d'un des membres du conseil de l'île. Il les a beaucoup questionnés, suivant sa coutume, sur la culture, la prospérité et les améliorations susceptibles de leur colonie. Ils répondaient qu'en 1772, on avait adopté le système de fournir, des magasins de la compagnie, de la viande à moitié prix aux habitans; il en était résulté une grande paresse dans l'industrie, et l'abandon de l'agriculture. Depuis cinq ans on avait changé ce système; ce qui, joint à d'autres circonstances, avait ramené l'émulation, et porté l'île à un état supérieur à ce qu'elle avait jamais été. Il est à craindre que notre

venue ne soit un coup mortel pour cette prospérité croissante.

Sainte-Hélène, de sept à huit lieues de tour, environ la grandeur de Paris, obéit aux lois générales d'Angleterre et à des lois locales de l'île; ces lois locales se font ici par le conseil, et se sanctionnent en Angleterre par la Cour de la compagnie des Indes. Le conseil se compose du gouverneur, de deux membres civils et d'un secrétaire qui tient les registres; tous sont nommés par la Compagnie, et sont révocables à volonté. Les membres du conseil sont législateurs, administrateurs et magistrats; ils décident sans appel, à l'aide du juri, au civil et au criminel. Il n'y a ni procureur ni avocat dans l'île; le secrétaire du conseil légitime tous les actes, et se trouve une espèce de notaire unique. La population de l'île est en ce moment de cinq à six mille âmes environ, y compris les noirs et la garnison.

Je me promenais seul un de ces après-midi, dans le jardin avec l'Empereur; un matelot de vingt-deux à vingt-trois ans, d'une figure franche et ouverte, nous a abordés avec l'émotion de l'empressement et de la joie, et l'inquiétude



d'être aperçu du dehors. Il ne parlait qu'anglais, et me disait, avec précipitation, avoir bravé deux fois l'obstacle des sentinelles et tous les dangers d'une défense sévère pour voir de près l'Empereur; qu'il obtenait ce bonheur, disait-il, tout en le considérant, qu'il mourrait content; qu'il faisait des vœux au Ciel pour que Napoléon se portât bien, et qu'il fût un jour plus heureux. Je l'ai congédié, et en nous abandonnant, il se cachait encore derrière les arbres, les haies, afin de nous apercevoir plus long-temps. Nous recevions souvent ainsi des preuves non équivoques du sentiment bienveillant de ces marins. Ceux du Northumberland surtout se croyaient désormais des rapports établis avec l'Empereur: lors de notre séjour à Briars, où notre réclusion était moins complète, ils venaient souvent rôder le dimanche autour de nous, disant qu'ils venaient revoir leur compagnon de vaisseau (ship's mate). Le jour où nous quittâmes cet endroit, étant seul avec l'Empereur dans le jardin, il s'en était présenté un à la porte, me demandant s'il pouvait y faire un pas sans offenser. Je lui demandai son pays et sa reli-

(Janv. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 157  
 gion; sa réponse fut plusieurs signes de croix rapides en signe d'intelligence et de fraternité; puis fixant l'Empereur, devant lequel il se trouvait, et levant les yeux au Ciel, il commença, avec lui-même, une conversation de gestes, que sa grosse figure réjouie rendait partie grotesque, partie sentimentale. Cependant il était difficile d'exprimer avec plus de vérité l'admiration, le respect, les vœux et la sympathie; de grosses larmes commençaient à rouler dans ses yeux. « Dites à ce cher homme que je » ne lui veux pas de mal, me disait-il, » que je lui souhaite bien du bonheur. » Nous sommes beaucoup comme cela: » il faut qu'il se porte bien et long- » temps. » Il avait à la main un bouquet de fleurs champêtres; il indiquait la pensée de vouloir les offrir; mais distrait ou retenu par ce qu'il voyait ou ce qu'il éprouvait, chancelant et comme combattu en lui-même, il nous fit subitement un salut brusque et disparut.

L'Empereur ne put s'empêcher de se montrer sensible à ces deux circonstances, tant la figure, l'accent, le geste de ces hommes portaient le caractère de la vérité. Il disait alors: « Ce que c'est



» pourtant que le pouvoir de l'imagination ! tout ce qu'elle peut sur les hommes ! Voilà des gens qui ne me connaissaient point, qui ne m'avaient jamais vu, seulement ils avaient entendu parler de moi ; et que ne sentent-ils pas, que ne feraient-ils pas en ma faveur ! Et la même bizarrerie se renouvelle dans tous les pays, dans tous les âges, dans tous les sexes ! Voilà le fanatisme ! Oui, l'imagination gouverne le monde ! »

*Mardi 9.*

L'Empereur vivement contrarié. — Nouvelles brouilleries avec l'Amiral.

L'enceinte tracée autour de Longwood, où nous avons la liberté de nous promener, ne permet guère qu'une demi-heure de course à cheval ; ce qui a porté l'Empereur, pour agrandir l'espace ou gagner du temps, à descendre dans le fond des ravins par des chemins très-mauvais et parfois dangereux.

L'île n'ayant pas trente milles de tour, il eût été désirable que l'enceinte eût été portée à un mille des bords de la mer ; alors on eût pu se promener et varier même ses courses sur des espaces

de quinze à dix-huit milles ; la surveillance n'eût été ni plus pénible ni moins effective en la plaçant sur les rives de la mer et les débouchés des vallées ; en traçant même par des signaux tous les pas de l'Empereur. On nous avait fait observer, il est vrai, que l'Empereur était le maître de parcourir toute l'île sous l'escorte d'un officier anglais ; mais l'Empereur était décidé à ne sortir jamais, s'il devait se priver, durant sa promenade, d'être absolument à lui-même ou à l'intimité des siens. L'Amiral, dans sa dernière entrevue avec l'Empereur, avait très-délicatement arrêté et promis que lorsque l'Empereur voudrait sortir des limites, il en ferait prévenir le capitaine anglais de service à Longwood ; que celui-ci se rendrait au poste pour ouvrir le passage à l'Empereur, et qu'ensuite la surveillance serait faite, s'il en existait, de manière que l'Empereur, durant le reste de sa promenade, soit qu'il entrât dans quelques maisons ou profitât de quelque beau site pour travailler, n'aperçût rien qui pût le distraire d'un moment de rêverie.

D'après cela, l'Empereur se propo-



sait ce matin, de monter à cheval à sept heures; il avait fait préparer un petit déjeuner, et comptait aller dans la direction de Sandy-bay, chercher une source d'eau, et profiter de quelques belles végétations, dont on est privé à Longwood, pour y passer la matinée et y travailler quelques heures.

Nos chevaux étaient prêts; au moment de monter j'ai été prévenir le capitaine anglais, qui, à mon grand étonnement, a déclaré que son projet était de se mêler avec nous; que l'Empereur ne pouvait trouver mauvais, après tout, qu'un officier ne jouât pas le rôle d'un domestique, en restant seul de l'arrière. J'ai répondu que l'Empereur approuverait sans doute ce sentiment; mais qu'il renoncerait dès l'instant à sa partie. « Vous devez trouver simple et sans vous en croire offensé, lui ai-je dit, qu'il répugne à la présence de celui qui le garde. » L'officier se montrait fort peiné, et me disait que sa situation était des plus embarrassantes. « Nullement, lui ai-je observé, si vous n'exécutez que vos ordres. Nous ne vous demandons rien, vous n'avez à vous justifier de rien; il

» doit vous être aussi désirable qu'à nous  
 » de voir les limites poussées vers les  
 » bords de la mer; vous seriez délivré  
 » d'un service pénible et peu digne; le  
 » but qu'on se propose n'en serait pas  
 » moins bien rempli; j'oserais vous dire  
 » qu'il le serait davantage: quand on  
 » veut garder quelqu'un, il faut garder  
 » la porte de sa chambre ou celles de  
 » son enceinte; les portes intermédiaires  
 » ne sont plus que des peines sans effi-  
 » cacité: vous perdez de vue l'Empereur,  
 » tous les jours, quand il descend dans  
 » les ravins de l'enceinte, vous ne con-  
 » naissez son existence que par son  
 » retour; eh bien, faites-vous un mérite  
 » de cette concession qu'amène la force  
 » des choses, étendez-la jusqu'à un mille  
 » du rivage; aussi bien vous pouvez le  
 » tracer sans cesse à l'aide de vos signaux,  
 » du haut de vos sommités. »

Mais l'officier en revenait toujours à dire qu'il ne demandait ni regard ni parole de l'Empereur, qu'il serait avec nous comme s'il n'y était pas. Il ne pouvait comprendre, et ne comprenait pas en effet que sa vue seule pût faire du mal à l'Empereur. Je lui ai dit qu'il était une échelle pour la manière de



sentir, et que la même mesure n'était pas celle de tout le monde. Il semblait croire que nous interprétions les sentimens de l'Empereur, et que si les raisons qu'il me donnait lui étaient expliquées, il s'y rendrait; il était tenté de lui écrire. Je l'assurai que pour ce qui lui était personnel, il n'en dirait jamais autant à l'Empereur que j'en pourrais dire moi-même; que du reste, j'allais de ce pas lui rendre mot à mot notre conversation. Je suis revenu bientôt lui confirmer ce que je lui avais dit d'avance : l'Empereur avait dès l'instant renoncé à sa partie.

Voulant toutefois, pour mon compte, éviter tout malentendu qui aurait pu accroître les discussions toujours fâcheuses, je lui ai demandé s'il aurait aucune objection à me montrer le compte qu'il rendait à l'Amiral. Il m'a dit qu'il n'en aurait aucune; mais qu'il ne le lui rendrait que de vive voix. Résumant alors notre longue conversation en deux mots, je l'ai réduite à deux points bien positifs : lui, à m'avoir dit vouloir se joindre au groupe de l'Empereur; moi, à lui avoir répondu que l'Empereur dès-lors renonçait à sa partie, et ne sortirait pas

des limites; ce qui a été parfaitement agréé de nous deux.

L'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre; dévorant en silence le contre-temps qu'il venait d'éprouver, il se trouvait déjà déshabillé et en robe de chambre. Il m'a retenu à déjeuner, et a fait observer que le temps tournait à la pluie, que nous aurions eu un mauvais jour pour notre excursion; mais c'était un faible adoucissement à la contrainte aiguë qui venait de troubler un plaisir innocent.

Le fait est que l'officier avait reçu de nouveaux ordres; mais l'Empereur n'avait eu l'idée de sa petite excursion que sur les promesses antérieures de l'Amiral; promesses pour lesquelles l'Empereur s'était plu à lui témoigner de la satisfaction. Ce changement actuel, sans en faire rien dire à l'Empereur, devait nécessairement lui être très-sensible : on lui manquait de parole ou l'on avait voulu le rendre dupe. Ce tort de l'Amiral est un de ceux qui ont le plus pesé sur le cœur de l'Empereur.

L'Empereur a pris un bain et n'a point dîné avec nous. A neuf heures il m'a fait appeler dans sa chambre; il lisait Don



Quichotte, ce qui nous a amené à causer de la littérature espagnole, des traductions de Lesage, etc., etc. Il était fort triste et causait peu; il m'a renvoyé au bout de trois quarts d'heure.

*Mercredi 10.*

Chambre de Marchand. — Linge, vêtemens de l'Empereur, manteau de Marengo. — Eperons de Champaubert, etc., etc.

Vers les quatre heures, l'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre: il était habillé et en bottes; il comptait monter à cheval ou se promener dans le jardin; mais il pleuvait un peu. Nous avons marché et causé en attendant que le temps s'éclaircît. Il a ouvert la porte de sa chambre sur le cabinet topographique, afin d'allonger sa promenade de toute l'étendue de ce cabinet. En approchant du lit qui s'y trouve, il m'a demandé si j'y couchais toujours; je lui ai répondu que j'avais cessé dès l'instant où j'avais su qu'il voulait sortir de bon matin. « Qu'importe, m'a-t-il dit, revenez-y; je sortirai au besoin par ma porte de derrière. » Le salon s'est entr'ouvert, il y est entré; MM. de Montholon et Gourgaud s'y trouvaient. On travaillait

à établir un petit lustre assez joli et une petite glace sur la cheminée; l'Empereur a fait redresser cette dernière qui penchait de quelques lignes sur un côté. Il s'est réjoui de cette amélioration dans l'ameublement du salon; ce qui prouve combien tout est relatif! Qu'eussent été ces objets à ses yeux, il y a si peu de temps encore, lui qui avait pour quarante millions de mobilier dans ses palais!

Nous sommes rentrés dans le cabinet topographique, et la pluie continuant, il a renoncé à la promenade; mais il regrettaient que le Grand-Maréchal ne fût pas arrivé; il se sentait aujourd'hui disposé au travail; depuis quinze jours il l'avait interrompu. En attendant Bertrand, il cherchait à tuer le temps. « Al- » lons chez M<sup>me</sup> de Montholon, m'a-t-il » dit. » Je l'y ai annoncé; il s'est assis, m'a fait asseoir, et nous avons causé d'ameublement et de ménage. Il s'est mis alors à faire l'inventaire de l'appartement pièce à pièce, et l'on est demeuré d'accord que le mobilier ne s'élevait guère au-delà de trente napoléons. Sortant de chez M<sup>me</sup> de Montholon, il a couru de chambre en chambre, et s'est arrêté devant l'escalier qui, dans le cor-



ridor, conduit en haut chez les gens : c'est une espèce d'échelle de vaisseau fort rapide. « Voyons, dit-il, l'appartement de » Marchand : on dit qu'il y est comme une » petite maîtresse. » Nous avons grimpé ; Marchand s'y trouvait ; sa petite chambre est propre, il y a collé du papier qu'il a peint lui-même. Son lit n'était point garni ; Marchand ne couche point si loin de la porte de son maître ; à Briars, lui et les deux autres valets de chambre ont constamment couché par terre en travers de la porte de l'Empereur ; si bien que, quand j'en sortais tard, il me fallait leur marcher sur le corps. L'Empereur s'est fait ouvrir les armoires, elles n'ont présenté que son linge et ses habits ; le tout était fort peu considérable, et pourtant il s'étonnait encore d'être si riche.

On y voyait son habit de Premier Consul, en velours rouge, brodé soie et or ; il lui avait été présenté par la ville de Lyon ; circonstance qui faisait sans doute qu'il se trouvait ici, son valet de chambre sachant qu'il l'affectionnait beaucoup, parce qu'il lui venait, disait-il, de sa chère ville de Lyon.

On y voyait aussi le manteau de Marengo, manteau glorieux sur lequel ont

été plus tard exposés religieusement les restes mortels de l'immortel vainqueur ; manteau qui figure aujourd'hui dans les objets spécialement légués par Napoléon à son fils \*.

Après un léger inventaire, qui n'était pas sans prix pour moi : « Combien ai-je » d'éperons, a-t-il dit en se saisissant » d'une paire ? — Quatre paires, a répondu » Marchand. — Y en a-t-il de plus distingués les uns que les autres ? — Non, » Sire. — Eh bien, j'en veux donner une » à Las Cases. Ceux-ci sont-ils vieux ? — » Oui, Sire, ils sont presque usés, ils » ont servi à Votre Majesté dans la campagne de Dresde et dans celle de Paris. » — Tenez, mon cher, m'a-t-il dit en me les donnant, voilà pour vous. » J'aurais voulu qu'il me fût permis de les recevoir à genoux. Je recevais là quelque chose qui tenait réellement aux belles

---

\* O bizarre succession des événemens, des personnes et des choses ! ainsi donc ce manteau de Marengo se verra dans les palais autrichiens, au sein des princes d'Autriche et précisément comme monument de famille, tandis que l'événement qui le rendit si célèbre avait semblé dans le temps les menacer de la destruction, eux et leur monarchie.



» journées de Champaubert, Montmirail, Nangis, Montereau ! Au temps des Amadis, fut-il jamais de plus digne monument de chevalerie ! « Votre Majesté me » fait chevalier, lui ai-je dit ; mais comment gagner ces éperons ? Je ne puis » plus prétendre à aucun fait d'armes ; » et quant à l'amour, au dévouement, » depuis long-temps, Sire, je n'ai plus » rien à donner. »

Cependant le Grand-Maréchal ne venait pas, et l'Empereur voulait travailler. « Vous ne pouvez donc plus » écrire, m'a-t-il dit, vos yeux sont tout » à fait perdus ? » Depuis que nous étions ici j'avais interrompu tout travail, ma vue disparaissait, et j'en éprouvais une tristesse mortelle. « Oui, Sire, lui ai-je » répondu, ils le sont tout à fait, et ma » douleur est de les avoir perdus sur la » campagne d'Italie, sans avoir eu le » bonheur et la gloire de l'avoir faite. » Il a cherché à me consoler en me disant qu'avec du repos ma vue se réparerait sans doute, ajoutant : « Ah ! que ne nous » ont-ils laissé Planat ; ce bon jeune » homme me serait aujourd'hui d'un » grand service. » Et il a fait venir le » général Gourgaud pour lui dicter.

*Jeudi 11.*

Amiral Taylor, etc.

Après le déjeuner, vers midi et demi, me promenant devant la porte, j'ai vu arriver une nombreuse cavalcade, précédée du général colonel du 53<sup>e</sup>, c'était l'Amiral Taylor, arrivé la veille du Cap avec son escadre, et repartant le surlendemain pour l'Europe. Parmi ses capitaines était son fils, ayant un bras de moins ; il l'avait perdu à Trafalgar, où son père commandait le Tonnant.

L'Amiral Taylor était venu payer ses respects, me dit-il, à l'Empereur ; mais on venait de lui répondre qu'il était malade, et il en était cruellement désappointé. Je lui fis observer que le climat de Longwood était très-défavorable à Napoléon. Je choisissais mal mon temps ; le ciel était très-beau et le lieu déployait en ce moment toute l'illusion dont il pouvait être susceptible ; aussi l'Amiral remarqua-t-il que le site était charmant ; mais à peine lui eus-je répondu d'un air triste et vrai : « Oui, M. l'Amiral, aujourd'hui, et pour vous qui n'y resterez qu'un » quart d'heure, » qu'il se confondit en excuses, me priant de lui pardonner son